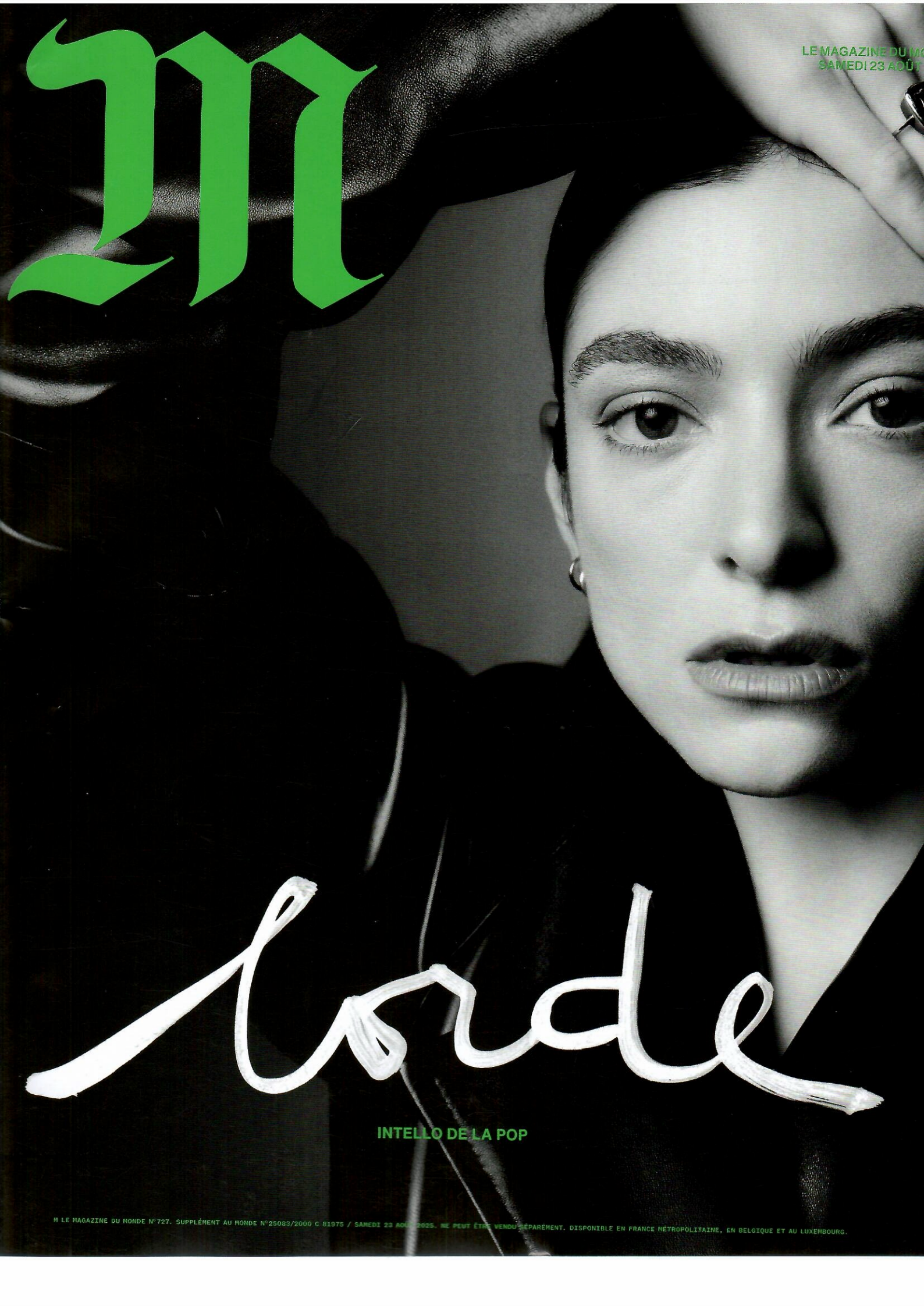




LE MAGAZINE DU MONDE
SAMEDI 23 AOÛT 2025

M

l'Orde

INTELLO DE LA POP

M LE MAGAZINE DU MONDE N°727. SUPPLÉMENT AU MONDE N°25083/2000 C 81975 / SAMEDI 23 AOÛT 2025. NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT. DISPONIBLE EN FRANCE MÉTROPOLITAINE, EN BELGIQUE ET AU LUXEMBOURG.

LA SEMAINE

- 9** ON S'ÉTAIT PROMIS D'...
"Éviter les trucs touristiques"
- 10** En Cisjordanie, un avant-poste presque ordinaire de la colonisation en cours
- 14** Le désir de mots et de jeu de Séphora Pondi
- 15** En Suède, le succès du gangsta rap fait débat
- 16** Il y a trente ans, la révolution du rugby pro

LE MAGAZINE

- 18** LORDE ET DÉSORDRES Depuis douze ans et son tube "Royals", la chanteuse néo-zélandaise à la voix si singulière trace son chemin dans la pop. À 28 ans, et après une période tourmentée, elle sort un quatrième album catharsis, qu'elle va défendre en tournée.
- 26** LA FIDÈLE VIGIE DES VERS D'EZRA POUND Mary de Rachewiltz, la fille du poète moderniste américain et ayant droit de son œuvre, a voué toute sa vie à son père une admiration sans borne, malgré son engagement fasciste et l'antisémitisme qu'il affichait.
- 32** À QUAND LA PALME POUR UNE SÉRIE ? En mai 2017, la projection des premiers épisodes de la troisième saison de "Twin Peaks" faisait l'événement au Festival de Cannes. Et consacrait, à travers la série de David Lynch, la légitimité artistique du genre face au 7^e art.
- 34** PORTFOLIO
HOBBYS ET FANTAISIE
Dans les années 1960, le Britannique Tony Ray-Jones photographie ses compatriotes dans leurs moments de loisirs. Ses clichés pleins d'empathie montrent une Angleterre doucement excentrique.

LE GOÛT

- 42** QUOI DE NEUF ?
- 54** EST-CE BIEN RAISONNABLE DE... Retourner au boulot en short ?
- 55** FÉTICHE
Ouvrage de référence
- 56** TÊTE CHERCHEUSE Décoratrices d'antérieur
- 57** VARIATIONS
Jus de légumes
- 58** L'ESPRIT DU LIEU
Un laboratoire de mode et d'art
- 62** L'EXERCICE DE STYLE
Casser la baratte
- 66** TOUR DE TABLE
Le restaurant Plat/Form à Paris
- 67** À VOIR ET À MANGER
Bavette au cresson et aux courgettes
- 68** SERVICE GAGNANT
La coupe à glace
- 69** EMPREINTE VÉGÉTALE
Fille du soleil
- 70** VOIR, ÉCOUTER, PARTAGER
- 72** JEUX
- 74** UNE HISTOIRE D'... Envol



La couverture a été réalisée par Jean-Baptiste Talbourdet
Napoleone/
"M Le magazine du Monde"

Veste Khaite,
bijoux
personnels.

TEXTE Clément Ghys
PHOTOS Paolo Prendin

ILS ONT SOUVENT UN LIEN DE PARENTÉ AVEC L'ARTISTE MAIS PEUVENT AUSSI AVOIR ÉTÉ UN AMI OU UN COLLABORATEUR. ET ILS DEVIENNENT SON AYANT DROIT. LEUR RÔLE EST DE FAIRE VIVRE L'ŒUVRE. CETTE SUCCESSION N'EST PAS TOUJOURS SYNONYME D'ENRICHISSEMENT ET PEUT MÊME VIRER AU CADEAU EMPOISONNÉ. MARY DE RACHEWILTZ A, ELLE, HÉRITÉ DE LA LOURDE MISSION DE VEILLER SUR LA POSTÉRITÉ DE SON PÈRE, LE POÈTE AMÉRICAIN EZRA POUND MORT EN 1972, DONT LES ÉCRITS SONT ENTACHÉS PAR SON ALLÉGEANCE AU FASCISME ET PAR SES PROPOS ANTISÉMITES. MALGRÉ LA DISTANCE QU'IL LUI IMPOSA DE SON VIVANT, ELLE CONTINUE DE VOUER UNE ADMIRATION SANS BORNES À SON ŒUVRE IMMENSE.

UNE ŒUVRE EN HÉRITAGE, SAISON 2

LA FIDÈLE VIGIE DES VERS D'EZRA POUND



Mary de Rachewiltz,
fille d'Ezra Pound,
le jour de son
100^e anniversaire,
le 9 juillet.

Page de gauche,
le château de
Brunnenburg, où elle
vit, dans le Tyrol
italien.

TOUTE LA JOURNÉE, ils

l'ont espérée. Ils ont cherché sa silhouette parmi les ombres passant devant les fenêtres du château de Brunnenburg, qui surplombe une vallée du Tyrol italien. Un bruit a couru qu'elle était trop fatiguée pour assister au banquet donné en l'honneur de son centième anniversaire. Ce soir de début juillet, les premières bouteilles de vin circulent dans la vaste pergola à l'entrée du domaine, plus personne n'y croit. Quand une Fiat 500 jaune poussin s'approche des invités. Robe de la même couleur que la voiture, chevelure blanche soigneusement peignée, Mary de Rachewiltz s'en extrait et sourit aux convives. À la cantonade, elle lance : « *Et Les Cantos ? Ils ont tous lu Les Cantos ?* » « *Vous aussi ?*, dit-elle en regardant un invité, puis un autre. *Et vous ?* »

Les Cantos, c'est un long poème épique écrit sur plusieurs décennies, entre 1915 et 1970, par le père de Mary de Rachewiltz, l'Américain Ezra Pound, né en 1885 dans l'Idaho et mort en 1972 à Venise. Un texte fleuve, dont la dernière traduction française dirigée par Yves di Manno, parue en 2002 chez Flammarion, fait 978 pages. Ezra Pound, à l'érudition quasi infinie, y écrit en 17 langues (vivantes et mortes), du provençal au chinois, évoquant la philosophie, l'amour, la nature, le paganisme, l'économie, les mythes antiques... Une œuvre sans égale, souvent absconse, qui fit dire à l'écrivain Ernest Hemingway qu'elle durera « *aussi longtemps qu'il y aura de la littérature* ».

« *Pound, c'est Dante !* », renchérit Mary de Rachewiltz, au cours d'un bref entretien au lendemain du banquet. Elle est assise dans une petite cuisine, tout en haut du château, et désigne une intégrale des *Cantos*. « *Les gens le liront pendant des siècles et des siècles.* »

La centenaire est la fille d'Ezra Pound et de sa maîtresse Olga Rudge, violoniste. Un an après la naissance de Mary, le poète eut un fils, Omar, avec son épouse, la peintre Dorothy Shakespear. Mais tout laisse à penser qu'il n'était pas son père biologique. Aussi, le poète redoubla d'amour pour sa fille naturelle, en fit la traductrice de son œuvre en italien, lui confia le soin d'organiser ses archives et la poussa à devenir elle-même poète. À sa mort, les droits d'auteur (minimes dans le monde de la poésie) furent partagés entre Mary et Omar, spécialiste en études islamiques, mort en 2010. L'adoubement par Pound de

sa fille Mary en a fait l'inlassable défenseuse de son œuvre, l'ayant droit (officieusement) principale.

Ils sont ainsi quelques dizaines de chercheurs et poètes à se retrouver à l'Ezra Pound International Conference (EPIC), événement bisannuel et itinérant qui, en l'honneur de son centenaire, se déroule chez la fille du poète. John Gery, universitaire américain et co-organisateur de l'événement, assure que « *quiconque s'approche des Cantos est séduit par un vers et ne peut plus en sortir* ». Certains sont venus des

États-Unis, d'Espagne, de France, de Chine, du Japon, du Brésil... Pendant quatre jours, ils assistent à des conférences consacrées à des thèmes aussi divers que les liens de Pound avec l'identité italienne, l'occultisme, les arts visuels, les poèmes de Friedrich Hölderlin, et même avec l'intelligence artificielle...

En 2015, une édition de l'EPIC avait déjà eu lieu ici, pour les 90 ans de la maîtresse des lieux. « *Je suis restée* », s'amuse-t-elle. Elle vit dans le Tyrol depuis sa naissance ; sa mère l'avait laissée en nourrice chez des

paysans de la région. Depuis plus de sept décennies, elle habite à Brunnenburg, dans ce château du XIII^e siècle, une ruine achetée avec son époux, l'égyptologue Boris de Rachewiltz, issu d'une famille princière d'Europe de l'Est, mort en 1997. On y trouve des artefacts antiques ainsi que des objets traditionnels du Tyrol, leur fils Siegfried, historien, ayant réservé une partie du château aux arts populaires de la région. Et, partout, la présence d'Ezra Pound. Son portrait sculpté accueille les visiteurs, un banc est gravé de ses mots,

Au château de Brunnenburg, les murs sont couverts de portraits d'Ezra Pound, comme cette sculpture réalisée par l'artiste allemand Arno Breker, très prisé des nazis.



on trouve sur les murs des dizaines de photographies, peintures et dessins à son effigie. Et, pour accéder au château, les visiteurs ont dû emprunter la « rue Ezra-Pound ».

Celle-ci est, sans doute, l'une des seules au monde à porter ce nom. Car le patronyme est entaché. Les participants de l'EPIC savent tout de la biographie de celui qui arrive au début du XX^e siècle en Europe. Ils louent sa fréquentation des avant-gardes littéraires et artistiques parisiennes et londoniennes, son rôle crucial dans la publication des premiers textes de James Joyce et T. S. Eliot, l'importance de ses écrits dans le courant du modernisme, ses connaissances encyclopédiques, son amour de l'Italie.

Mais ils savent aussi que cet amour a pris une autre tournure à son installation en 1924 en Italie. Le fascisme y est alors au pouvoir depuis deux ans et, comme de nombreux écrivains et artistes, Ezra Pound s'enthousiasme pour Mussolini. Obsédé depuis sa jeunesse par l'économie, il écrit des essais dans lesquels il se concentre sur la question de l'usure. Il fait preuve d'un antisémitisme virulent, évoque les « kikes » (les « youpins ») qui détiendraient la finance mondiale. Il rencontre le Duce, lui offre un recueil de poèmes, applaudit les lois raciales de 1938. À partir de 1941, il s'adresse, semaine après semaine, à l'auditoire anglophone de Radio Rome, pour y faire l'apologie du fascisme et des théories raciales hitlériennes, et exhorte les États-Unis à ne pas entrer en guerre. Quand le régime s'effondre et que Mussolini crée la République fantôme de Salò, avec l'appui des forces nazies, il intervient encore à la radio officielle de celle-ci. La rhétorique est la même. Il accuse les juifs de « *laisser les goys se battre [pour] prendre leurs manteaux et faire les poches pendant que la dispute fait rage* ».

À la Libération, les autorités américaines l'inculpent pour haute trahison, lui reprochant moins son antisémitisme que son manque de patriotisme. Il est arrêté chez lui, à Rapallo, en Ligurie, le 3 mai 1945, et transféré dans un centre de l'armée américaine à Pise, où il passe trois semaines enfermé dans une cage de fer de 1,80 mètre de côté, exposé à la chaleur et aux regards. La veille de son arrivée, les parois ont été renforcées de piques pour décourager toute tentative d'évasion. Il est ensuite incarcéré dans des conditions plus décentes, avant d'être envoyé aux États-Unis, où un comité d'experts

juge son esprit « *dérangé* ». Il est interné dans le gigantesque hôpital psychiatrique St. Elizabeths, à Washington DC, qui accueille 8 000 patients. Il y restera treize ans. Amis et écrivains, de tous bords politiques, multiplient les appels à sa libération, militent pour lui faire attribuer le prix Nobel. En vain. Il revient en Italie en 1958. À son arrivée dans le port de Naples, débarquant d'un transatlantique, il fait un salut fasciste à la foule de journalistes et photographes et déclare que « *l'Amérique est un asile de fous* ». Il passe les quatorze années suivantes entre Venise et la Ligurie, s'enferme dans le mutisme. Un jour de novembre 1972, une gondole fleurie transporte son cercueil dans l'île cimetière de San Michele.

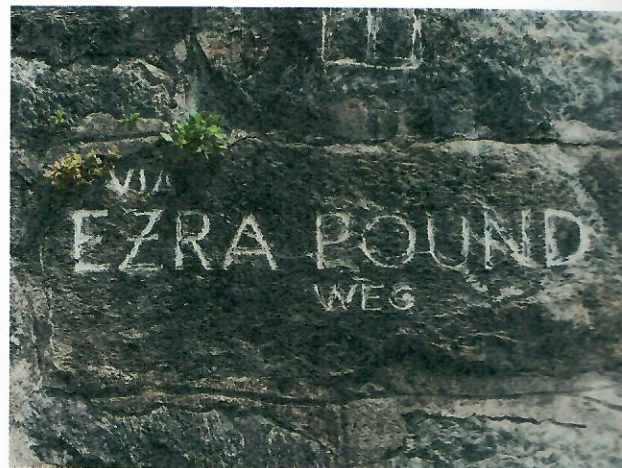
Séparer l'homme de l'artiste. Depuis quelques années, la formule est entrée dans le langage courant. Mais chez Pound, comme chez Céline, c'est impossible. L'œuvre en elle-même, *Les Cantos* comme les essais que le graphomane signait (notamment *Jefferson et/ou Mussolini*, en 1935), est nourrie de ces idées. Par le passé, certains lecteurs choisissaient de se concentrer sur la forme. Notamment les représentants de l'avant-garde hexagonale des années 1960 et 1970, via la revue *Tel Quel*, avec Denis Roche, qui signe les premières traductions françaises des *Cantos*, ou Philippe Sollers, qui le croisait, sans oser l'approcher, à Venise. « *Aujourd'hui, chez les poundiens, tout le monde s'intéresse à la problématique qui lie l'œuvre et ses idées*, assure Hélène Aji, professeure de littérature américaine à l'École normale supérieure (Ulm) à Paris. *Il n'y a plus, à ma connaissance, de poundiens qui dissocient les enjeux poétiques et les opinions politiques.* »

Sauf Mary de Rachewiltz, qui, toute sa vie, a séparé le père du fasciste. « *C'est un personnage d'une dévotion infinie à la mémoire de son père, ajoute Hélène Aji. Il est un héros à ses yeux, dont les errements sont soit sans conséquence, soit inexistantes. Elle élude systématiquement le sujet de son allégeance au fascisme italien.* » Dans son ouvrage, *Ezra Pound, éducateur et père. Discretions* (publiée en 1973 en italien et traduit en 2017 chez Pierre-Guillaume de Roux), où le récit de sa vie est entrecoupé d'extraits des *Cantos*, celle qui n'a jamais parlé publiquement de ses positions politiques offre une explication →



“Aux yeux de sa fille, Ezra Pound est un héros. Elle élude systématiquement le sujet de son allégeance au fascisme italien.”

Hélène Aji, professeure de littérature américaine à l'École normale supérieure de Paris.



De haut en bas : un portrait d'Ezra Pound. La plaque de rue, en italien et en allemand, qui porte le nom du poète, dans le village de Tirolo.

“Mary de Rachewiltz
a une position
très particulière
vis-à-vis des personnes
qui veulent comprendre
l'œuvre de son père.
Elle les laisse faire.
Elle ne les aide
pas, mais ne leur
barre pas la route.”

John Gery, universitaire américain



Reproduction de la tête hiératique
d'Ezra Pound réalisée par le sculpteur
français Henri Gaudier-Brzeska, en 1914.

—> stylistique à celles de son père :
« *Sa propre langue lui jouait des
tours, s'enfuyait avec lui, le menant
à des excès, loin de son axe, vers des
points aveugles. Je ne vois pas
d'autre explication à la violence de
certaines de ses expressions – il est
possible qu'il ait été exaspéré de ne
pas être capable de faire passer ce
qu'il voulait vraiment dire.* »

Les mots de son père, quels qu'ils
soient, sont le fil de son existence.
Un jour, le poète mexicain Octavio
Paz, Prix Nobel de littérature
en 1990, lui déclara, impressionné :
« *Mais vous vivez dans Les
Cantos !* » Dans son récit, elle se sou-
vient des leçons de traduction et
d'écriture paternelles. « *Si je ris-
quais : "Non si dice – Ça ne se dit
pas", il répondait : "Il est temps que
cela se dise."* » Toute la révolution
poundienne est là, dans la liberté
absolue avec les mots.

Elle prend un nouveau rôle auprès de
son père quand elle accompagne sa
mère au centre de détention, à Pise,
et que, quelques jours plus tard, elle
reçoit une liasse de manuscrits. Il la
charge de taper à la machine. Dans le
chaos de l'époque, dans celui de sa
famille, elle est la première lectrice
des *Cantos pisans*, qui sera le seg-
ment le plus lu de l'œuvre de son
père. Elle entre dans les pensées qui
l'envahissent pendant ses heures
d'emprisonnement, « *quand l'esprit
vacille en présence de la lame d'un
brin d'herbe* », quand l'unique com-
pagnie est un lézard qui se faufile
dans l'enclos. Elle ne le reverra qu'à
Washington, où elle lui rend visite en
1953. Elle est alors mariée, jeune
mère de deux enfants.

Mais ce n'est pas le même père que
celui avec lequel elle se promenait
dans le quartier vénitien des Zattere,
ou qui l'emmenait boire des oran-
geades. Ce n'est pas celui qui lui
envoie des lettres tendres, ajoutant
des images d'animaux en cage pour
que ses petits-enfants éprouvent de la
compassion pour les bêtes. Non, c'est
un homme qui tient salon dans un
recoin de couloir du St. Elizabeths
Hospital. Des poètes viennent le voir.
Parmi eux, les géants T. S. Eliot (qui
partage son antisémitisme), ou
William Carlos Williams, mais égale-
ment de plus jeunes auteurs, dont le
plus célèbre de la Beat generation,
Allen Ginsberg. D'autres, curieux,
journalistes « *vulgaires et igno-
rants* », écrira-t-elle dans son livre.
Certains se présenteront comme ses
disciples et écriront plus tard des
essais négationnistes, complotistes

(encore lus par des suprémacistes
blancs et théoriciens d'extrême droite,
comme Alain Soral).

Mary de Rachewiltz rêve de voir son
père, une fois libre, s'installer à
Brunnenburg. L'argent manque.
Depuis St. Elizabeths, il lui envoie de
jeunes poètes, universitaires, cri-
tiques littéraires qui rêvent d'une vil-
légature. Ils logent au château,
moyennant une rétribution. « *Ma
mère a inventé la chambre d'hôte* »,
sourit son fils, Siegfried de
Rachewiltz.

Un soir du printemps 1958, elle
apprend sa libération à la radio. Elle
l'accueille dans le Tyrol, organise
avec tous les villageois une fête en
son honneur. « *Et la paix a régné
tout un jour magnifique* », écrit-il. Il
impressionne les enfants en leur par-
lant en grec ancien. Mais Ezra Pound
ne reste pas à Brunnenburg. Il
retourne à Rapallo et à Venise, avec
la violoniste Olga Rudge qui, après
des décennies, l'emporte sur l'épouse
officielle Dorothy Shakespear.

Mary de Rachewiltz constate que ce
père adoré est trop distrait par ses
amours, par sa renommée et son ego.
Il est trop réel. Elle ne l'aura jamais
tant aimé que pendant son absence,
quand il était avec son autre famille,
à l'hôpital psychiatrique, ou après sa
mort, et quand seuls ses mots réson-
naient. Son fils revoit sa mère instal-
lée à sa table de travail : « *Elle était
toujours en train de chercher la for-
mule la plus fidèle à l'esprit de
Pound, de plonger dans ce monde
infini.* » L'écrivain Yves di Manno se
souvient d'une lecture de l'intégrale
des *Cantos* à l'abbaye de Royaumont
(Val-d'Oise), dans les années 1980.
« *Elle est restée pendant plusieurs
jours, assise au premier rang,
buvant chaque vers.* »

Elle a lu et traduit sa poésie, a compilé
des documents, des correspondances,
des bibliographies... Les archives de
Pound, d'une grande valeur pour la
communauté scientifique, ont été
vendues à deux des fonds les plus
importants des États-Unis, le Harry
Ransom Center de l'université du
Texas, à Austin, et, surtout, la biblio-
thèque Beinecke de livres rares et
manuscrits, rattachée à l'université
Yale, dans le Connecticut. Et, à plu-
sieurs reprises au cours des
années 1970, Mary de Rachewiltz s'est
rendue à Yale où elle a, pendant de
longs mois, travaillé sur les écrits de
son père, vérifiant le bien-fondé d'une
traduction ou compilant ses interven-
tions à la radio fasciste qui seront
publiées en 1978. Pour que l'Amérique

puisse enfin lire ce pour quoi Pound avait été condamné et, espérait-elle, qu'elle comprenne l'injustice supposément faite. Sans succès.

D'une édition à l'autre, les participants de l'EPIC évoquent à demimot la vie de Mary de Rachewiltz. Un parcours « romanesque », selon Carol Loeb Shloss, universitaire californienne spécialiste de l'histoire féminine du modernisme littéraire, qui lui a consacré une biographie en 2023 (non traduite). Les poundiens y ont lu la confirmation d'un destin hors normes : un rapport tendu avec tous les membres de sa famille, y compris sa mère, et un frère dont elle ne supportait pas qu'il porte le nom de leur père et avec lequel elle ne nouera jamais de liens ; une vie maritale complexe avec Boris de Rachewiltz, qui disparaissait pendant de longues périodes, vidant les comptes en banque du couple et dont il s'avéra qu'il était lié aux services secrets italiens et aux réseaux mafieux ; la présence dans la vie de Pound de James Jesus Angleton, un de ses disciples devenu l'un des responsables du contre-espionnage américain, une vie romantique qui la fit partir quelque temps en Tanzanie avec un intellectuel américain...

Elle n'a cessé de revenir à Brunnenburg. « C'est la source des poundiens », sourit Charlotte Estrade, maîtresse de conférences en langue et littérature anglophone, impressionnée par sa première visite dans le Tyrol. Les habitués se souviennent des invités déclamant l'*Odyssée* en grec, des enfants jouant près d'un érable dont les graines ont été rapportées d'Amérique par Pound, des discussions à bâtons rompus sur la poésie. Traditions agricoles du Tyrol, ésotérisme, érudition... Tout se mêle, comme dans un *Canto*.

Au point d'altérer la réalité de l'œuvre de Pound ? Hélène Aji ajoute : « Avec elle, il faut se conformer à une certaine image du poète, seule clé ouvrant les portes de la bibliothèque de Brunnenburg, où séjournent quelques livres annotés de la main d'Ezra Pound. » Avec les années, les différentes parutions consacrées aux idées politiques du poète changent le regard sur l'œuvre. L'ouvrage *Ezra Pound and Italian Fascism*, de Tim Redman (« Ezra Pound et le fascisme italien », Cambridge University Press, 2009, non traduit) fait scandale dans le microcosme littéraire. À Brunnenburg, la question du fascisme est connue de tous, mais il s'agit de ne

pas trop s'épancher sur le sujet. Fidèle, John Gery tempère : « Mary de Rachewiltz a une position très particulière vis-à-vis des personnes qui veulent comprendre l'œuvre de son père. Elle les laisse faire. Elle ne les aide pas, mais ne leur barre pas la route. » Seuls les admirateurs des poèmes sont accueillis au château. « Pendant longtemps, précise-t-il, à ceux qui se présentaient au portail et voulaient visiter les lieux, elle demandait de citer ne serait-ce qu'un seul vers de son père. »

Le premier jour du colloque, le 6 juillet, Siegfried de Rachewiltz prend la parole dans la cour du château. Il souhaite la bienvenue à tous les participants. Dans un soupir, il évoque « le malheur que représente l'existence de Casa Pound », prononçant ainsi le mot tabou à Brunnenburg. Le mouvement politique néofasciste né à Rome en 2003, qui a adopté ce nom en référence au poète, défend l'existence des races, s'oppose fermement à toute immigration sur le sol italien, multiplie les appels à la violence contre les minorités ethniques, religieuses et sexuelles. Matteo Albanese, professeur de sciences politiques à l'université de Padoue et spécialiste de l'extrême droite transalpine, voit dans cette référence à Pound « le signe d'une évolution du fascisme italien ».

« La chute du communisme fait advenir une nouvelle extrême droite anticapitaliste. L'obsession, chez Pound, de l'usure, sa vision d'un système qui mépriserait les masses, a trouvé un écho. » Mary de Rachewiltz s'oppose vivement à cette récupération. En 2010, au *Corriere della Serra*, elle affirmait : « C'est un préjugé énorme, cela résulte d'une distorsion du sens de son œuvre et risque d'en compromettre la pleine reconnaissance critique. » Mais ses diverses actions en justice ne mèneront à rien. Avec l'arrivée au pouvoir de Giorgia Meloni en 2022, les dirigeants de Casa Pound (dont la présidente du conseil est proche) ont, en apparence, perdu de leur influence, leurs essais électoraux s'étant soldés par des échecs cuisants. Mais la référence à Pound s'est diffusée dans tout le champ politique italien. En 2019, Matteo Salvini, figure de l'autre parti d'extrême droite la Ligue du Nord, postait sur Twitter une phrase du poète – « Si un homme n'est pas prêt à prendre des risques pour ses idées, soit ses idées ne valent rien, soit il ne vaut rien. » Émilie Georges, qui vient de soutenir une thèse de doctorat consacrée à « L'Italie et l'italien d'Ezra

Pound » (2024), précise aussi que des membres du Mouvement 5 étoiles, ouvertement populiste, ont cité le poète. Émilie Georges assure qu'il y a « une sacralisation de Pound, une fascination pour celui qui voulait que ses mots bouleversent le monde ».

« C'est par l'Hexagone, explique Matteo Albanese, que le nom de Pound est revenu en Italie, via la Nouvelle Droite française », mouvance d'extrême droite dont l'essayiste Alain de Benoist est la figure la plus connue. En parallèle, l'éditeur Dominique de Roux joue un rôle majeur dans la réhabilitation littéraire française de Pound. Fasciné par les figures controversées, surtout Céline, il a consacré à Ezra Pound un numéro des *Cahiers de l'Herne*, revue de haut vol qu'il a fondée.

Vice-président de New Directions, éditeur historique de Pound, l'Américain Declan Spring reconnaît : « Les ventes des recueils ne sont plus les mêmes qu'autrefois. » Il est loin le temps où son nom faisait la une des journaux américains comme européens, autant pour des raisons politiques que littéraires, la poésie étant

beaucoup moins lue et commentée qu'autrefois. Aujourd'hui, les participants à l'EPIC s'activent pour continuer de faire vivre l'œuvre. Un universitaire brésilien décrit sa traduction en cours des *Cantos*. Une autre évoque le même processus en chinois. Tous s'étonnent du flux ininterrompu de publications universitaires (articles ou ouvrages) consacrées au sujet. Certains enrichissent The Cantos Project, un site Internet participatif qui offre des clés de lecture pour chaque *Canto*. Mary de Rachewiltz ne pouvant plus quitter Brunnenburg, c'est sa fille Patrizia, elle-même poète, qui prend le relais. Les enfants d'Omar Pound seraient, selon Declan Spring, « également très attentifs au devenir de l'œuvre ». Mary de Rachewiltz, elle, a fait tout ce qu'elle a pu. Elle n'a qu'un souhait, que « la culture ne disparaisse pas, que les êtres humains continuent de lire, d'apprendre, pour comprendre tout ce qu'il y a dedans ». Elle désigne son exemplaire des *Cantos*. On lui demande si elle lit encore ces poèmes. « Bien sûr, tous les jours ! » (M)

Dans la chapelle du château, au centre, une silhouette du poète.

